

pas habiter. Mais laissons un de nos compatriotes raconter lui-même une visite qu'il fit à M. Polk.

M. Polk avait bien voulu me donner rendez-vous chez lui à une heure : en Amérique le mot *audience* n'existe pas. A l'heure dite j'étais à la *Maison blanche*. Au rez-de-chaussée, que je connaissais déjà, je cherchai vainement un domestique, un cicerone ; je ne rencontrai personne, et je fus obligé de m'orienter tout seul. Je montai un étage, deux étages. Je retournai à droite et je me trouvai dans une grande pièce, ornée d'un poêle en fonte, de deux chaises en paille, et dont les murs étaient blanchis à la chaux. Tous les journaux de l'Union étaient là, étendus sur un immense pupitre en bois blanc, qui va d'un mur à l'autre. Sur chaque journal était écrit à la main : *James K. Polk*, absolument comme sur les épreuves que les journaux de Paris servent gratis à leurs rédacteurs. Messieurs les journalistes ne sont pas traités moins cérémonieusement que le président des Etats-Unis. J'avais eu la main heureuse, ou plutôt le pied heureux.

Le hasard m'avait conduit dans le cabinet de lecture qui sert de salle d'attente avant d'entrer chez le président. Mais arrivé là, je n'étais guère plus avancé. A qui m'adresser ? Qui m'introduira ? Qui dira mon nom ? Je ne trouvai à la porte qu'une chaise assez douillettement rembourrée ; je sus depuis que ce devait être la place ordinaire du nègre du président ; mais en sa qualité d'esclave il jouit d'une liberté illimitée, et il est rarement à son poste ; aussi le président est-il le plus mal servi de tous les maîtres. Je me résignai à mon sort, et j'attendis que mon rendez-vous vint me chercher lui-même, puisqu'il m'était impossible d'aller au devant de lui : j'avais fait tout ce que je pouvais faire. Au bout de quelques minutes, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, je me hasardai à sortir du cabinet de lecture, et je me lançai en éclaireur dans les dédales intérieurs de la *Maison blanche*. Je me croyais plus coupable que je n'étais réellement : la *Maison blanche* est aussi une maison de verre ; il est permis de voir tout ce qui s'y passe, et l'on peut pénétrer sans indiscretion là où l'œil a le droit de pénétrer avant le pied.

De corridors en corridors, j'arrivai au cabinet de M. Walker, le neveu, le secrétaire du président. M. Walker connaît et tolère les habitudes vagabondes du nègre avunculaire, et les répare même au besoin quand il n'est pas trop occupé. Il voulut bien annoncer ma présence à son oncle. M. Walker, ou le colonel Walker, comme on l'appelle par courtoisie, quoiqu'il ne soit pas même sous-lieutenant, est un jeune homme blond, pâle, gracieux et au regard intelligent. Grâce à lui, le président sut que j'étais là, et ce qui était plus important, le visiteur auquel il était en proie le sut aussi. Le président est trop poli, trop républicain, pour congédier personne. Il n'a pas de ces coups d'œil significatifs, de ces gestes d'adieu, dont nos hommes d'Etat ne se font pas scrupule d'abuser après quelques courts momens d'*audience*.

Aussitôt que le solliciteur ou l'ami du président jugea à propos de se retirer, celui-ci donna un coup de sonnette à l'adresse de son nègre, coup de sonnette bien inutile, car le malheureux esclave était toujours à l'état de marronnage. Ne recevant pas de réponse, M. Polk se douta de la difficulté, il vint lui-même me chercher, et cela, je vous le jure, sans mauvaise humeur, sans colère, M. Polk n'est pas grand, il a l'œil gris, vif et perçant, les manières d'un gentleman, le sourire spirituel et malin. Il me tendit la main, et me fit asseoir à côté de lui, autour d'une table près de laquelle il se tient ordinairement, et nous nous mîmes à causer, car on cause avec le président des Etats-Unis ; en Eu-

rope, c'est différent, dans les occasions analogues, on répond, on ne parle pas. M. Polk ne parle pas français, je ne pense pas qu'il soit jamais allé en France, mais il est plein de sympathie pour notre nation, et je ne vois pas pourquoi il se donnerait la peine de ne pas dire la vérité ; de temps en temps il cessait de parler, et se retournait pour obéir à cette nécessité humaine inexorable pour le président qui clique, comme le plus humble citoyen.

Après un entretien plus long que je ne l'aurais espéré, je quittai M. Polk. Né dans un pays où la simplicité personnelle du chef de l'Etat n'a pu se soustraire aux exigences de l'étiquette, j'admirais ces manières si dignes, si patriarcales, cette absence complète d'entourage, de valets et de cérémonial. Un jour cette simplicité disparaîtra ; un jour les vanités de l'Europe traverseront l'Océan et s'installeront à *White house*. Aujourd'hui, les choses sont encore telles qu'elles étaient à la naissance de la république. Tous les hommes qui ont passé par les honneurs de la présidence se sont contentés du pouvoir réel qu'ils exerçaient, sans s'attacher aux formes extérieures, aux jouissances puériles d'une vaine étiquette. Un trait de la vie du général Jackson est l'expression la plus sincère de cette étonnante simplicité de mœurs.

C'était pendant un été de sa seconde présidence. Le général se trouvait à la campagne avec quelques amis et M. Pageot, alors secrétaire de légation, aujourd'hui ministre aux Etats-Unis. On allait se mettre à table : tout à coup survient un homme, un *demi monsieur*. La valise qu'il porte sous son bras indique un voyageur. Il entre : il ne connaît personne ; personne ne le connaît ; seulement il sait qu'il est chez le président de la république, et cela lui suffit. On annonce le dîner : l'inconnu jette sa valise dans un coin, et sans cérémonie va prendre sa place, ou plutôt la place d'un autre. Comme M. Pageot témoignait tout bas son étonnement.

—Ne faites pas attention, lui dit le président en parodiant un mot célèbre, ce n'est qu'un convive de plus.

C'était mieux qu'un convive de plus, car il mangeait comme plusieurs convives qui n'ont pas mangé depuis huit jours. En revanche, il ne disait mot. On ne peut faire bien deux choses à la fois. Cependant le général voulut s'assurer si décidément l'inconnu était muet :

—Monsieur, lui dit-il, vous venez de... du...

—Du Kentucky, monsieur, répondit l'inconnu ; et il se remit à manger.

A ce mot de Kentucky, le général fit un mouvement. En ce moment il se passait dans le Kentucky une scène électorale qui l'intéressait vivement. Deux candidats se disputaient les suffrages d'un district qui avait un représentant à nommer et à envoyer à la chambre. Des deux candidats l'un était l'ami, l'autre l'ennemi intime du président.

—Ah ! continue le général, vous venez du Kentucky ?

Ici le voyageur garda le silence ; il ménageait trop ses paroles pour répondre deux fois à la même question.

—Mais, poursuivit le président sans se décourager, vous apportez des nouvelles de l'élection de de...

—Oui, monsieur.

—Qui donc a été élu ?

—Ce n'est pas votre ami.

Le général Jackson était d'un naturel emporté ; mais chez lui les devoirs de l'hospitalité et le sentiment de l'égalité dominaient